

Ennemis de qui? Victimes de quoi?

Ennemis publics de Michel Houellebecq et Bernard-Henri Lévy. Flammarion/Grasset, 332 p.

Cahier de l'Herne, n^o 89 : René Girard sous la direction de Mak Rogin Anspach. Éditions de l'Herne, « Les cahiers de l'Herne », 277 p.

Normand de Bellefeuille

Numéro 226, mai-juin 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17228ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Bellefeuille, N. (2009). Ennemis de qui? Victimes de quoi? / *Ennemis publics* de Michel Houellebecq et Bernard-Henri Lévy. Flammarion/Grasset, 332 p. / *Cahier de l'Herne*, n^o 89 : René Girard sous la direction de Mak Rogin Anspach. Éditions de l'Herne, « Les cahiers de l'Herne », 277 p. *Spirale*, (226), 45–46.

Ennemis de qui ? Victimes de quoi ?

ENNEMIS PUBLICS
de Michel Houellebecq
et Bernard-Henri Lévy
Flammarion / Grasset, 332 p.

CAHIER DE L'HERNE, N° 89 :
RENÉ GIRARD sous la direction
de Mak Rogin Anspach
Éditions de l'Herne, « Les cahiers de l'Herne », 277 p.

par NORMAND DE BELLEFEUILLE

J'ai toujours eu, allez savoir pourquoi, le plus grand respect pour l'intelligence. Bernard-Henri Lévy et Michel Houellebecq n'en sont certes pas dépourvus. Ça, au moins, personne ne le leur contestera.

J'ai toujours eu le plus grand respect pour l'intelligence, mais surtout quand celle-ci ne s'épuisait pas en exercices futilement — et le plus souvent hypocritement — autocritiques; d'autant plus que, dans le cas qui nous occupe, l'entreprise de tirs nourris et croisés des deux camarades arrive difficilement à nous convaincre de la totale honnêteté de la démarche. Le retentissant coup de marketing et de mise en marché — dans le style « fausse omerta » — qu'a constitué la sortie de ce livre n'a évidemment pas la cohabitation facile avec la pseudo-transparence et la non moins pseudo-humilité que revendiquent fréquemment aussi bien la forme que le ton de leur échange.

Même le *Nouvel Observateur* (édition du 2 au 8 octobre 2008) a participé au cirque de la rentrée en publiant ce qu'il considère comme « les bonnes feuilles » d'*Ennemis publics*. Et malgré l'intéressante présentation qu'en a fait Jérôme Garcin (lui-même peu épargné dans la correspondance des deux compères), malgré les sérieuses réserves qu'il énumère, c'était d'abord là, avant tout, un formidable *teaser* de plus pour la fortune, croyait-on, déjà assurée de cet étrange ping-pong épistolaire... fortune qui se ferait toujours attendre, semble-t-il; ce qui est plutôt rassurant, car cela pourrait démontrer qu'on ne peut vendre un livre

de la même manière tordue qu'un shampoing antipelliculaire.

Lamento à deux voix, choc des egos, paranoïa, mégalomanie, dialogue complaisant... tout cela, certes. Mais au-delà de toute la machine promotionnelle, au-delà de tout ce qui oppose, quasi naturellement, les deux individus, et ce, jusqu'à ce que paradoxalement cette trop ardente incompatibilité bascule dans une forme perverse de gémellité, au-delà du fait qu'ils soient effectivement haïs par plusieurs, calomniés par certains, souvent agressés, moqués, imités... qu'est-ce qui a pu motiver deux des auteurs les mieux exportés, les plus médiatisés, insupportablement omniprésents à chacune de leur publication, à se livrer à une telle mise en abyme de flagellation, d'auto et hétéro détestation, le tout se résumant peut-être à un simpliste constat du genre : « Vous ne nous aimez pas... mais on le sait et peut-être même que nous on aime ça, gnan gnan... » ?

C'est précisément à des questions de ce genre qu'ont tenté de répondre, tantôt presque trop sérieusement, tantôt bien plus naïvement, la plupart des médias français. Aussi ont-ils bien davantage ressassé les cendres vétustes de la sempiternelle question de « l'intention de l'auteur » que parlé du livre lui-même. Car il y a là un livre et, je crois, plutôt très bon; Garcin lui-même, malgré bien des réserves, ne parle-t-il pas d'une « conversation ardente » ? Que ce livre soit le fruit de la confrontation entre deux personnages, parfois presque clownesques, plutôt qu'entre deux auteurs-citoyens qu'on souhaiterait voir enfin réellement démaquillés, quelle en est l'importance ?

Une phobie de l'aveu, c'est la faute à papa

Certaines des plus belles pages de ce livre ne traitent-elles pas précisément des problèmes que pose une « littérature de l'aveu » ? Et de cette incapacité où se trouvent l'un et l'autre des deux écrivains de la pratiquer... ? Étrange affirmation dans un livre qui, malgré ses infinies précautions, passe assez souvent de ce côté précisément de l'aveu. Et il n'est ni inintéressant ni insignifiant que cet échange particulier soit arrimé à la question de la figure du père.

Les quelques paragraphes que BHL consent à ce sujet valent à eux seuls le prix du livre. Car comment ne pas le croire quand il avoue que, même au retour du Darfour ou de Sarajevo, même dans ses moments de grande indignation, de colère, de dénonciation, même alors, il répugne à laisser effleurer « le vrai moi » : « ma phobie de ces histoires d'aveu est telle que, même là, j'ai failli dire surtout là, je fais ce que je peux pour rester aux commandes de mes affects, réflexes, expressions de langue et de visage... » De tout cela on se doutait, mais que cette obsession d'en dire le moins possible et de demeurer sans aveu soit, justement de son aveu même, un lourd héritage paternel, voilà qui, pour quelques pages, nous permet d'espérer que Lévy n'est peut-être pas le systématique *faux-monnayeur* que l'on se plaît à croire : « Il est mort, ce père, le jour anniversaire de ma naissance — ce qui me semble tout un programme. Il m'a légué ce goût et cette pratique du secret dont je fais usage, parfois, au-delà du raisonnable [...] Mais

j'en ai déjà trop dit. Il détesterait cela. »

Houellebecq n'est pas moins touchant quand il parle de la dignité de ses parents et plus généralement de la dignité des classes prolétaires de leur époque. Ou alors quand il avoue — lui qui pourtant déteste tout autant se prêter à ce genre d'exercice —, au moment peut-être où on s'y attend le moins : « Je suis un peu vieux maintenant, je faiblis, j'ai envie d'être heureux avant de mourir. » Puis il écrit avec une non moins consternante candeur : « J'ai toujours aimé les livres; j'écris des livres; c'est d'une simplicité confondante. »

Des hommes de livres

Voici un autre champ d'exploration qui à mon avis suffit à excuser bien de gras et gros défauts que l'on peut trouver à cet échange. Les livres. Ceux des autres. Ceux-là qui ont fait et font ce qu'ils sont de Houellebecq et de BHL.

Les pages sur Baudelaire, très fréquemment par l'un et l'autre convoqué, ne compensent-elles pas toutes les inexactitudes et les dérives biographiques baudelairiennes dont on a accusé BHL lors de la parution de son roman *Les derniers jours de Charles Baudelaire* (pas si mauvais qu'on l'a dit ce roman, d'ailleurs) ? Et quand Houellebecq parle de Pascal et qu'on a tout à coup l'irrépressible tentation de retourner au texte du Blaise en question et qu'après notre lecture, tout comme Houellebecq, nous savons que « toute la douleur du monde (est) prête à s'engouffrer en (nous) »...

cela ne compense-t-il pas quelques cabrioles par ailleurs plutôt inoffensives? Car comme le soutenait Renan : « *Il se peut que la vérité soit triste.* » Sans parler du fantôme de Dostoïevski qui contamine joliment certaines estacades (« *un seul beau souvenir d'enfance, et vous êtes sauvés...* »), de celui de Chateaubriand, de Wittgenstein (« *Sur ce dont je ne peux parler, j'ai l'obligation de me taire* ») ou de Schopenhauer, surtout, dont Houellebecq prend systématiquement le parti dans sa querelle avec Nietzsche quant à la nécessité éthique de ce beau sentiment qu'est la compassion...

La liste pourrait être longue de ces auteurs convoqués et des innombrables munitions théoriques qu'ils fournissent à nos deux escrimeurs. Là, là surtout, moins de tape-à-l'oeil que de réelle complicité avec ces textes de « l'autre ».

Sous la loupe de René Girard

On aurait donc tort, à mon avis, de ne voir trop rapidement dans ce livre qu'une bebête « auto-bouc-émisseriesation » de ces deux grands écrivains (« grands » même à leur manière souvent détestable), mais pour qui souhaiterait privilégier cet angle de lecture, belle occasion de renouer avec l'œuvre de René Girard auquel *Les Cahiers de L'Herne* viennent de consacrer un remarquable *Cahier*, sous la direction de Mak Rogin Anspach. Mimétisme, violence sacrificielle, victime innocente, bouc émissaire, réciprocité du désir et de l'agression, nécessité d'une véritable anthropologie religieuse, tous les grands paradigmes du parcours girardien y sont analysés, remis en question, souvent célébrés, plus rarement contestés, mais toujours avec intelligence. On y trouve également de très intéressants et nombreux textes inédits, ou aujourd'hui indisponibles, de René Girard. La trajectoire américaine de l'auteur y est fréquemment évoquée comme l'un des possibles paramètres des singulières intuitions de ce fascinant intellectuel.

Pour ma part, je retiens particulière-

ment les textes de Michel Deguy, de Paul Ricœur sur le religieux et la violence symbolique, de Lucien Scubla sur la renaissance de l'anthropologie religieuse, de Paul Dumouchel sur les liens qu'entretiennent mimétismes et génocides et de Ann Astel sur le sacrifice de Jeanne d'Arc et la notion moderne d'auteur. Un ouvrage brillant, vraiment, qui a le mérite de nous rappeler l'importance de ce penseur, maintenant, ici, peut-être précisément à cause de cette particulière contemporanéité de l'homme que l'on a souvent et sympathiquement qualifié d'« *inactuel* ». *Inactuel*, parce que systématiquement hors mode, hors *main stream*, hors pensée dominante. Il est dommage que l'américanité de Girard et sa foi catholique fervente aient à elles seules bêtement suffi à le disqualifier auprès de certains intellectuels français. Un retour à ses grands textes — *Mensonge romantique et vérité romanesque*, *La violence et le sacré*, *Des choses cachées depuis la fondation du monde* ou *Les origines de la culture* — devrait pourtant suffire à nous convaincre de l'irréductible modernité de sa pensée.

Girard et BHL

Je ne sais pas si Bernard-Henri Lévy est un fan ou un détracteur de Girard, mais une chose demeure, la lecture de ce dernier peut être éclairante sur certaines haïssables attitudes du premier.

Ennemis publics contient certaines pages qui constituent à elles seules une remarquable démonstration des théories girardiennes. Ne serait-ce que dans cette façon absolument fascinante qu'ont Lévy et Houellebecq de résoudre leurs antagonismes fondamentaux en se désignant tous deux copropriétaires d'une même zone grise et apparemment confortable, à savoir cet espace partagé du mépris, de la moquerie, du dédain que TOUS les autres manifesteraient à leur endroit. Les différences s'abolissent ainsi magiquement au profit d'un consensus mimétique qui les rend semblables, identiques, quasi confondables, qui les rend UN : UN bouc, UNE victime, UN seul et même objet de sacrifice suscepti-

ble de sauver la collectivité dans une rare unanimité enfin temporairement retrouvée.

Mieux encore : toujours dans cette logique girardienne de la victime sacrificielle, la marginalité dans laquelle la réprobation collective semblait vouloir les confiner s'abolit

qui mettra efficacement en abyme tout le processus victimaire : la contagion mimétique sera, de lettre en lettre, exponentielle, l'un tenant lieu de miroir à l'autre, même s'il est parfois déformant. Le couple BHL-Houellebecq devient à ce point mimétiquement autosuffisant que c'est nous tous, la foule supposé-

Ennemis publics contient certaines pages qui constituent à elles seules une remarquable démonstration des théories girardiennes. Ne serait-ce que dans cette façon absolument fascinante qu'ont Lévy et Houellebecq de résoudre leurs antagonismes fondamentaux en se désignant tous deux copropriétaires d'une même zone grise et apparemment confortable, à savoir cet espace partagé du mépris, de la moquerie, du dédain que TOUS les autres manifesteraient à leur endroit.

tout à coup pour leur donner miraculeusement LA position centrale, celle de la cible à atteindre. Michel Deguy saisit ainsi lapidairement le processus : « *L'unanimité persécutrice change le bouc en dieu.* »

Étrange similitude entre les scénarios, à quelques détails près cependant. Premièrement, dans la théorie girardienne, la victime-émissaire est généralement innocente... ce qui n'est pas tout à fait le cas de nos deux larrons; deuxièmement, dans les exemples littéraires ou historiques évoqués par Girard, sauf pour les grandes figures émissaires mythiques comme Jésus ou Jeanne d'Arc, la victime sacrificielle n'est généralement pas consciente de son nouveau « pouvoir », de sa toute neuve mais bien brève déité... Chez BHL, les tendances à l'autodivision sont déjà assez affûtées pour qu'il sache précisément tirer profit de sa nouvelle posture; troisièmement, l'une des caractéristiques de l'émissaire victimisé, c'est d'être seul... contre tous. Pourtant ici, les deux font littéralement la paire et c'est cette paire justement

ment lynchante, qui sommes tout à coup violemment repoussés à la marge du drame symbolique, exclus, nous qui serions paradoxalement devenus ce *tiers* qui doit être éliminé pour assurer la réunion harmonieuse des deux autres.

Et hop !

Car oui, *Ennemis publics* est un livre « ratoureux », qui nous piège à son jeu. Un livre un tantinet pervers, même, mais un livre intelligent, je l'ai déjà dit, intelligent jusque-là, jusque dans cette perversion, jusque dans ce rôle qu'il nous distribue à notre insu, ce rôle de l'adversaire, de l'adversaire de plus, de cet adversaire, dira Houellebecq, « *qui est partout* » finalement... comme Dieu.

Et quand enfin nous nous rendons compte de cette part qui nous est, contre notre gré, impartie, la joute s'achève, les échanges pétaradent, les culbutes s'accélèrent... et nous voilà subitement congédiés... tout juste avant d'avoir pu crier : « Grâce ! »